

André-Thaddée Bourque : Auteur-informateur acadien

Lauraine Léger

Volume 13, numéro 2, 1991

Ethnologie régionale : les provinces maritimes
Regional Folklore: The Maritimes Provinces

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1081716ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1081716ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

En 1911, André-Thaddée Bourque publiait *Chez les anciens Acadiens : Causeries du grand-père Antoine*. En raison de l'absence d'enquêtes ethnographiques en Acadie à l'époque, les récits recueillis par André-Thaddée Bourque prennent une importance insoupçonnée. Le grand-père Antoine devient un précieux informateur de tous ceux qui vivaient leurs traditions en silence. Il offre donc au lecteur d'aujourd'hui une collection unique de légendes et de coutumes du pays acadien de l'époque.

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)
1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Léger, L. (1991). André-Thaddée Bourque : Auteur-informateur acadien. *Ethnologies*, 13(2), 37–43. <https://doi.org/10.7202/1081716ar>

ANDRÉ-THADDÉE BOURQUE : AUTEUR-INFORMATEUR ACADIEN

Lauraine LÉGER

Université de Moncton

Ce bref article a pour but de faire connaître André-Thaddée Bourque, un auteur acadien du début du XX^e siècle qui figure parmi les premiers informateurs de la vie traditionnelle en Acadie. Son livre, *Chez les anciens Acadiens — Causeries du grand-père Antoine*¹ décrit des coutumes, raconte des légendes et des anecdotes, présente des chansons, offre, en somme, tout le matériel que peut souhaiter recueillir l'enquêteur d'aujourd'hui.

À la différence de l'informateur actuel qui donne oralement ses renseignements, André-Thaddée Bourque offre un témoignage écrit. Cela n'empêche pas les deux de remonter le temps de la même manière pour aller chercher leurs souvenirs un à un, contribuant ainsi à la conservation du patrimoine. Quant à Bourque, il se remémore la vie rurale de son village de Beaumont² avec ses multiples activités ou encore les veillées traditionnelles qui lui fournissent — bien à son insu à l'époque — les informateurs que son livre fera revivre une cinquantaine d'années plus tard. Pour bien mettre en évidence l'oralité de ses renseignements, il utilise la seule forme capable de rendre parfaitement cette oralité, c'est-à-dire le discours d'un conteur traditionnel. Le grand-père Antoine, en effet, ressemble au conteur de tous les âges et de tous les pays, mais peut-être surtout... au conteur acadien. Avec un clin d'œil, il semble dire au lecteur auditeur : « Libre à toi de me croire ou de ne pas me croire, ça m'est égal ». Et alors il laisse parler ses souvenirs sans plus de formalité.

Pour bien saisir l'influence d'André-Thaddée Bourque et de son livre sur le public, il est essentiel de s'arrêter un bref moment au contexte socio-historique de l'époque. Après un siècle de repli sur elle-même et un silence relatif, la société acadienne commençait à se prendre en main grâce à l'arrivée de l'éducation supérieure³ et de leaders capables de catalyser et d'orienter les revendications les plus importantes. Les principales valeurs véhiculées, c'est-à-dire la religion, la langue et l'agriculture, faisaient couler encre et salive dans les journaux et

-
1. André-Thaddée Bourque, *Chez les anciens Acadiens, Causeries du grand-père Antoine*, Les Presses de l'Évangéline, 1911, 153 p.
 2. Situé dans le sud-est du Nouveau-Brunswick, le long de la rivière Petitcodiac, ce village faisait partie, à l'époque, de la paroisse de Memramcook.
 3. C'est en 1864 que le père Camille Lefebvre, c.s.c., arrive à Memramcook pour y fonder le Collège Saint-Joseph, première maison d'éducation supérieure en Acadie.

lors des conventions nationales, mais n'atteignaient pas toujours la masse. C'est ainsi que, malgré ce credo de l'élite, une nouvelle réalité sociale vint perturber un mode de vie en apparence paisible : l'émigration vers les États-Unis. Si l'on ne partait pas toujours par choix — les chansons de composition locale parlent souvent de ces départs comme de véritables deuils — on finissait par s'adapter au mode de vie plus trépidant de la ville. Et les parents, malgré les sermons d'un curé condamnant le «fléau de l'émigration», n'avaient d'autre choix que de laisser partir leurs jeunes en quête de travail.

Avec le temps, ces nombreux exils ont eu leur influence sur la vie du village. Quand la «parenté» des États venait faire miroiter les nouveautés extraordinaires des voisins américains, plus d'un qui était resté au pays commençait à trouver ses meubles bien rudimentaires, ses habits d'étoffe trop lourds, les histoires de loups-garous démodées. Et, graduellement, c'est un monde de traditions et de croyances qui sera relégué à la mémoire collective. Conscient de ce bouleversement social, Bourque a justement voulu faire œuvre de récupération afin que les générations futures ne soient pas entièrement coupées de leurs racines.

Publié en 1911 à cinq cents exemplaires, *Chez les anciens Acadiens* est évidemment épuisé depuis fort longtemps. L'édition critique à laquelle nous travaillons présentement permettra au public — chercheurs ou amateurs de lecture — de connaître le seul livre de croyances et de traditions acadiennes qui ait été publié jusqu'au début du XX^e siècle. Bourque n'était cependant pas le seul à s'intéresser au patrimoine. Collègue et ami de longue date, Philéas Bourgeois avait sonné l'alarme de la récupération bien des années auparavant et, dès 1897, il publiait une chronique dans le journal *L'Évangéline* intitulée «Institution, mœurs et coutumes des Acadiens de 1775 à 1875»⁴. Il a sûrement fallu à ces deux auteurs une forte conviction et une dose de courage pour valoriser, au moyen de la publication, un mode de vie que beaucoup auraient préféré oublier parce que, selon eux, il était symbole de pauvreté et de domination. Pour le meilleur ou pour le pire l'histoire se répète souvent. Combien d'informateurs pensent encore aujourd'hui que les *vieilles* coutumes, les *vieilles* légendes, les *vieilles* chansons ne peuvent avoir d'intérêt sinon pour meubler les souvenirs des anciens. Depuis quelque temps, les ethnologues et les folkloristes réussissent à leur faire comprendre que *oui* leurs traditions sont extrêmement importantes, parce qu'elles constituent le tissu d'une culture populaire propre aux Acadiens et parce qu'elles feront l'histoire de demain. Y a-t-il lieu de s'étonner de ce que l'on vivait les mêmes sentiments voilà un siècle et que,

4. Ph. F. Bourgeois, «Institutions, mœurs et coutumes des Acadiens de 1775 à 1875», *L'Évangéline*, du 16 septembre 1897 au 3 février 1898. Articles repris (avec quelques révisions) dans son livre *Vie de l'abbé François-Xavier Lafrance. Suivie d'une courte notice biographique de l'abbé François-Xavier Cormier, premier prêtre né dans la paroisse de Memramcook*, Montréal, Librairie Beauchemin Ltée, 1913, chapitre 7, p. 94-117.

par conséquent, peu de gens voyaient la nécessité de sauver de l'oubli les mœurs et les coutumes du temps?

Ces mises au point importantes étant faites, il est maintenant possible de voir la véritable contribution du livre *Chez les anciens Acadiens*. Dès l'avant-propos, le grand-père Antoine dissipe tout malentendu : il ne se prétend pas un littéraire, il se dit tout au plus un bon vieux causeur. En réalité, c'est un conteur hors pair qui fouille dans son coffre à souvenirs pour les étaler un peu pêle-mêle comme ils se présentent à sa mémoire.

Plus instruit que l'informateur moyen, le grand-père Antoine aime bien philosopher sur les questions brûlantes d'actualité, qu'elles soient d'ordre politique, social ou religieux. Il fait d'abord l'éloge de l'éducation supérieure qui, selon lui, a permis au peuple acadien de retrouver son identité collective et de l'exprimer. Il parle aussi du rôle important joué par les journaux *Le Moniteur Acadien*, *l'Évangéline* et *l'Impartial*⁵, organes à la fois de rassemblement et de polémique. L'autre partie de sa réflexion, il la fait passer par la bouche d'un ancien curé original — truc plutôt astucieux. Dans ses sermons, l'homme de Dieu se permet des commentaires fort amusants mettant sur un pied d'égalité l'observance de la sainte religion et la culture intelligente des terres pour trouver le bonheur ici-bas. S'imbrique nécessairement à l'agriculture la question de la colonisation, puisque les terres cultivables étaient alors subdivisées à leur maximum. Avec la même verve, le curé faisait presque du défrichement de nouvelles terres une condition pour aller au paradis...

Si catégoriques qu'ils aient été dans leurs sermons, les curés n'ont pas eu à eux seuls le monopole de la morale. Les discours et les articles de journaux de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle nous montrent que l'idéologie acadienne fait souvent preuve de ce côté moralisateur, indice d'une forte présence religieuse. Le grand-père Antoine ne fait pas exception à la règle et s'adonne lui aussi à des réflexions morales en décrivant ses traditions ou en racontant ses légendes. Dans le chapitre sur les mariages d'autrefois, par exemple, il réussira à intercaler le portrait de la famille mythique acadienne : épouse soumise à son mari, enfants obéissants à leurs parents, et tous ensemble coulant un bonheur presque parfait. Suit la comparaison de ce mariage idéalisé, un peu à la Longfellow, avec celui de son temps qu'il déplore parce que devenu trop terre à terre et moins axé sur les valeurs religieuses.

De façon générale, il présente les Acadiens comme un peuple doux, honnête, laborieux, qui ne veut de mal à personne, ce portrait extrêmement flatteur que l'on retrouve aussi chez de nombreux nationalistes de l'époque et qui

5. *Le Moniteur acadien* fondé à Shédiac, Nouveau-Brunswick, en 1867 par Israël Landry; *L'Évangéline*, fondé à Digby, Nouvelle-Écosse, en 1887 par Valentin Landry et transféré à Moncton en 1905; *L'Impartial* fondé à Tignish, Île-du-Prince-Édouard, en 1893 par Albert Buote.

s'explique, pensons-nous, par divers facteurs historiques. D'abord le sort de l'Acadie, petite colonie que la France a vite abandonnée aux conquérants anglais au début du XVIII^e siècle. Et comme si cela ne suffisait pas, la déportation qui vient éparpiller les Acadiens pratiquement aux quatre coins du monde. Puis les séjours dans les bois avec les Indiens, les terres confisquées, les nombreux recommencements, etc. Que dire encore de l'expression «peuple martyr» employée par nombre d'intellectuels? Un martyr, c'est bien connu, n'a plus que des qualités! André-Thaddée Bourque se situe donc dans la tradition en projetant une image sympathique des Acadiens. Et pourtant, il lui arrive de constater que les ancêtres, en tant que mortels, pouvaient bien avoir quelques défauts. À preuve, son commentaire fustigeant l'esprit de jalousie rencontré parfois dans les relations entre voisins: «le grand mal, le mal inné pour ainsi dire chez nos pauvres Acadiens a toujours été la noire envie et l'horrible vice de la jalousie⁶». Après cette sortie, l'auteur s'empresse d'ajouter que cet esprit mesquin tend à disparaître pour faire place à une compétition plus saine, plus conciliante. Au moins, le lecteur d'aujourd'hui peut-il soupçonner que ses ancêtres étaient des gens équilibrés qui pouvaient envier les autres, préférer parfois le repos au travail ou même employer de gros mots lorsqu'ils se cognaient les doigts.

Les réflexions du grand-père Antoine qui se glissent tout au long du livre lui donnent vie et couleur locale et rappellent les digressions qu'offre l'informateur moderne que l'on va faire parler. Mais *Chez les anciens Acadiens* touche d'abord et avant tout les faits et gestes quotidiens. Certains sont décrits plutôt sobrement tandis que d'autres abondent en détails entourant leur pratique. Le broyage du lin en offre un excellent exemple. Pendant une semaine de la mi-octobre, tout le village vit au rythme de la braie. Le grand-père Antoine, qui y va de souvenirs personnels encore très vivants, parle d'abord du lieu et des matériaux nécessaires au broyage, mentionne ensuite la tâche dévolue à chacun — hommes, femmes, enfants — décrit longuement l'atmosphère de festivité faite de chants et de taquinerie, énumère les usages domestiques de la toile de lin et, finalement, offre comme dessert sept couplets de la «Chanson de la braie». Plus qu'une simple coutume qui procure à la famille les vêtements adéquats, le broyage du lin constitue un rituel attendu de tout un village. Les relations entre voisins de même qu'entre générations créent une telle force de cohésion que le groupe réuni pour une tâche commune transforme ce travail en véritable fête. D'ailleurs l'expression «fête du travail» qu'emploie l'auteur pour désigner la semaine du broyage indique parfaitement cette symbiose.

Autre tradition que ces veillées avec conteurs itinérants, sortes de troubadours qui passent par les villages à certaines époques de l'année. Partout on les accueille avec enthousiasme, offrant gîte et couvert en échange de leurs histoires merveilleuses. À l'arrivée de Baptiste, le plus célèbre de ces conteurs,

6. *Chez les anciens Acadiens*, p. 73.

c'est la jeunesse en foule qui va à sa rencontre et le harcèle de questions : où va-t-il demeurer, à quelle heure va-t-il commencer, a-t-il de nouveaux contes à son répertoire, par quelle histoire va-t-il débiter? Aussitôt le village rassemblé, les personnages des «Bottes de sept lieux», du «Grand géant» ou de la «Lampe merveilleuse» prennent l'avant-scène pour entraîner dans leur monde fantastique un auditoire en quête d'évasion. Avant la fin de la soirée, grands et petits ont passé par toute la gamme des émotions capables de dérider les plus sérieux ou de faire frissonner les plus intrépides.

Le répertoire ne se limite pas aux contes de fées dans le cas de Baptiste et de la plupart des conteurs. Ils promènent aussi dans leurs baluchons tout un univers légendaire fait de diables, de sorciers, de chasse-galerie, de trésors cachés, de loups-garous et de revenants. Et comme la légende se doit d'être située dans un lieu précis, les conteurs identifient leurs revenants ou leurs loups-garous à des voisins marginaux ou encore mettent le diable aux prises avec l'ancien bedeau de la paroisse. Pourvu qu'une personne de l'auditoire puisse dire : «Ah! oui, mon défunt père le connaissait bien» ou encore : «Mon oncle a déjà creusé pour un trésor», du coup la crédibilité du récit est assurée. À part, bien sûr! quelques sceptiques qui exigent des signes à la saint Thomas.

Que les contemporains du grand-père Antoine aient vraiment cru à ces êtres fantastiques n'a guère d'importance. Mais constater qu'une centaine d'années plus tard des informateurs reprennent les mêmes récits avec les mêmes personnages confirme la pérennité des légendes. Et cette constatation est importante pour les ethnologues.

Une autre observation s'impose concernant les légendes. Nous avons remarqué au cours d'enquêtes dans diverses régions acadiennes que les personnages soi-disant méchants de la tradition orale sont souvent des étrangers. Les informateurs semblent soulagés de pouvoir dire que ces individus de connivence avec le diable viennent ou du Québec ou des «vieux pays⁷». Voilà qui assure au village son intégrité. Le livre de Bourque n'échappe pas à ce désir de protection ou d'innocence. Justement, l'auteur parle longuement d'un certain Télésphore Brindamour, *sorcier de grand cru venu de France*, qui avait le pouvoir de jeter des sorts sur n'importe qui ou n'importe quoi, de visiter les provinces Maritimes à califourchon sur un billot, de se rendre invisible à volonté, tout cela parce qu'il possédait le mauvais œil et lisait ses livres de magie.

Bien d'autres, perçus aussi comme étrangers, pouvaient rivaliser avec ce Brindamour, surtout ceux que l'on nomme en Acadie les Sauvages, c'est-à-dire les Indiens. Leur réputation de sorciers était si bien établie que rares étaient ceux qui osaient leur refuser la moindre chose lors de leurs quêtes saisonnières. Comme carte de visite, ils auraient alors pu vous jeter un mauvais sort, laissant

7. Quand les Acadiens d'autrefois parlaient des «vieux pays», en général ils entendaient l'Europe ou surtout la France.

derrière eux une vache au lait teinté de sang, un coq «empigeonné» chantant en pleine nuit ou une jeune fille en convulsions.

Ces multiples légendes ont leur saveur régionale, parce que le conteur voit toujours à les localiser. Et pourtant, on en soupçonne l'universalité par leurs thèmes et leur pouvoir de conjuration. Mais Bourque présente une autre sorte de récits taillés à même l'étoffe du pays et que l'on appelle histoire orale. Cet éclairage différent de la vie acadienne en donne une dimension d'autant plus intéressante que l'histoire dite officielle ne s'en occupe pas. L'anecdote de Madeleine Bourg que raconte le grand-père Antoine entre dans cette catégorie. En voici les grandes lignes.

Attaquée dans sa maison près du fort Beauséjour en l'absence de son mari, la brave femme qui veut défendre ses enfants et son argent décroche le fusil du mur pour viser l'intrus anglais qui arrive menaçant. Surpris de voir cette femme armée, l'étranger sort en hâte, mais revient bientôt avec sa soldatesque pour une seconde attaque. Le groupe ne peut cependant pas résister à quelques Indiens accourus défendre l'épouse de leur ami Jean Bourg. Madeleine peut maintenant respirer plus à l'aise que tout à l'heure quand elle avait le doigt sur la gachette d'un fusil non chargé. Cette anecdote révèle des détails intéressants sur la vie et les tensions de la pré-déportation. D'abord que l'héroïsme féminin n'était pas exclusif à Madeleine de Verchères mais que les Acadiens aussi ont eu leur Madeleine. Deuxièmement, que Jean Bourg, un riche cultivateur, cachait sa petite fortune dans un coffre de la maison et qu'il devait s'absenter pendant quelques jours pour aller réparer les aboîteaux et les clôtures de ses immenses terres. Et enfin, qu'Indiens et Français entretenaient des relations privilégiées. En effet, les indigènes sont venus protéger l'épouse de l'ami Jean, parce que ce dernier avait jadis sauvé de la mort le fils du brave chef Marcou. Noblesse oblige.

Histoire orale, peinture de mœurs, réflexions, *Chez les anciens Acadiens* est tout cela à la fois. Voilà sans doute pourquoi il défie toute classification reconnue. Le sous-titre «Causeries du grand-père Antoine» suggère, selon nous, une solution au problème. Car ce sont bel et bien des causeries dans les deux sens du terme, soit «entretien familial» et «discours sans prétention» que présente André-Thaddée Bourque dans son livre. Parfois c'est un grand-père affable, enjoué, qui se souvient avec humour des temps anciens et qui raconte avec beaucoup de verve. Tout à coup le ton change et le grand-père devient plus grave, un peu comme le curé qui discourt sur la mort, les mœurs, l'éducation afin d'amener ses interlocuteurs à réfléchir. Dépendamment de son humeur, le grand-père Antoine peut aussi peindre des personnages attachants de la petite histoire. Peu importe l'orientation de son discours, le conteur de Bourque reste toujours très loquace. Il aborde une multiplicité de sujets, chacun étayé de nombreuses références culturelles, religieuses ou sociales, ce qui donne facilement à l'œuvre un aspect touffu. Un élément d'unification est cependant

généralisé tout au long du livre par le grand-père Antoine qui manipule le fil conducteur. De par sa définition, le conteur populaire peut se permettre toutes les digressions que sa mémoire lui suggère, et ces incursions dans le temps et dans l'espace donnent souvent les renseignements les plus pertinents. Ce par quoi le *bon* conteur se distingue des autres, c'est son habileté à pouvoir reprendre son récit initial là où il l'avait laissé. Le grand-père Antoine fait partie de cette catégorie.

Même si l'œuvre d'André Bourque se situe au cœur de l'oralité, l'auteur n'est pas un folkloriste au sens moderne du terme. Il faut aujourd'hui des références, des annexes, une liste d'informateurs et de lieux enquêtés, une bonne bibliographie pour assurer aux publications une place respectable dans le domaine de la recherche. Le livre *Chez les anciens Acadiens* n'offre rien de tout cela. Et pourtant, il fait connaître ce qu'il y a de plus quotidien dans la vie des petites gens. C'est que l'auteur a le sens du folklore, à preuve le fait d'avoir mis en scène le grand-père Antoine, conteur-informateur par excellence qui parle une langue en général fort simple. *Chez les anciens Acadiens* doit donc se lire comme on écouterait un vieillard offrant à la postérité une tranche de vie, celle d'un village, d'une région ou de tout un peuple.

À une époque où l'Acadie ne connaissait ni science du folklore ni folkloriste, ce livre remplit un vide évident. Les divers sujets qu'il aborde donnent, en effet, une idée de l'Acadie du XIX^e siècle, celle qui réfléchit et qui ausculte son entourage, celle qui répète les gestes traditionnels, celle qui adore raconter contes et légendes, celle enfin qui égaye la vie quotidienne avec des chansons de toutes sortes. Là se trouvent la principale valeur de *Chez les anciens Acadiens* et la raison pour laquelle nous avons voulu en faire une réédition.